

# le persil

Journal inédit, le persil est à la fois parole et silence. Ce numéro simple contient des extraits des six manuscrits finalistes du prix Georges-Nicole 2013, ainsi qu'un inédit de la lauréate, Silvia Härrri. Il a été réalisé avec l'aide de l'Association du prix Georges-Nicole, et coûte :

5 CHF ou 4 Euros



Les \_ finalistes

d u \_ p r i x \_ G e o r g e s - N i c o l e \_ 2 0 1 3

# Le prix Georges-Nicole\_

## Un concours pour la relève littéraire

Créé en 1968 par Bertil Galland, Jacques Chessex et Maurice Chappaz, le prix Georges-Nicole porte le nom d'un critique et poète important de la vie littéraire romande (1898-1959). Dès sa première édition en 1969, cette distinction, réservée à un écrivain qui n'a jamais publié de livre, connaît un écho notable grâce à son prestigieux jury (Corinna Bille, Nicolas Bouvier, Maurice Chappaz, Jacques Chessex, Jean-Pierre Monnier et Alexandre Voisard) mais aussi grâce à la revue *Ecriture*, fondée cinq ans plus tôt par Galland et Chessex aux Cahiers de la Renaissance vaudoise, qui fait la promotion des lauréats. Le prix Georges-Nicole, en douze éditions, n'a dès lors cessé de jouer un rôle de prospection en faisant surgir, tous les trois ou quatre ans, de nouveaux auteurs. Aux premiers lauréats, Anne-Lise Grobéty et Jean-Marc Lovay, ont succédé entre autres Catherine Safonoff, Elisabeth Horem, Thierry Luterbacher et Yves Rosset.

Outre un chèque de trois mille francs, le prix offre au lauréat la publication de son livre. Depuis la fin des éditions Bertil Galland (1983), c'est Bernard Campiche qui l'assure.

La revue *Ecriture* avait l'habitude de publier, outre un inédit du lauréat, des extraits des manuscrits finalistes. Aujourd'hui, *le persil* reprend cette tradition en consacrant l'intégralité de ce numéro aux finalistes du prix Georges-Nicole 2013 ■

>>> **Le jury 2013**  
 était composé de  
 François Debluë,  
 Eugène,  
 Jean-Dominique Humbert,  
 Françoise Fornerod,  
 Bertil Galland,  
 Christophe Gallaz,  
 Sylviane Roche,  
 Yves Rosset,  
 Marie-Jeanne Urech  
 et Eric Bulliard.

## Sommaire\_

### Extraits\_des\_manuscrits\_finalistes

- pages 4/5\_Claudine Gaetzi\_*Les vies plurielles*
- pages 6/7\_Hasna Elayli\_*La nièce du taxidermiste*
- pages 8/9\_Carole Dyonise Donnet-Monay\_*Leur sale petit bonheur*
- pages 10/11\_Marie-José Imsand\_*Le Musée brûle*
- pages 12/13\_Pierre Frankhauser\_*La double passion de Walter Bergstamm*
- pages 14/15/16\_Edouard Choffat\_*En lisière*
  
- page 17\_Repères biographiques

### Le\_texte\_inédit\_de\_la\_lauréate

- page 18\_Silvia Härrî\_« La femme du plombier »

1969\_Anne-Lise Grobéty, *Pour mourir en février* (Lausanne, Cahiers de la Renaissance vaudoise, 1970 / rééd. Vevey, Bertil Galland, 1975 / rééd. Lausanne, 24 Heures, 1984 / rééd. Lausanne, L'Age d'Homme, 1988 / rééd. Yvonand, Bernard Campiche, 1994 / rééd. Orbe, Bernard Campiche, 2010) et **Jean-Marc Lovay**, *Epître aux Martiens* (Carouge-Genève, Zoé, 2004).

1974\_Marie-José Piguet, *Reviens ma douce* (Vevey, Bertil Galland, 1974 / rééd. Lausanne, L'Aire, 1989) et **Dominique Burnat**, *Le Mouroir* (Lausanne, Bertil Galland, 1974).

1977\_Catherine Safonoff, *La Part d'Esmé* (Vevey, Bertil Galland, 1977 / rééd. Lausanne, L'Age d'Homme, 1994).

1987\_François Conod, *Ni les ailes ni le bec* (La Tour-de-Peilz, Bernard Campiche, 1987 / rééd. Yvonand, Bernard Campiche, 1989 et Crissier, France Loisirs Suisse, 1989).

1991\_Hubert Auque, *José (Joselito)* (Yvonand, Bernard Campiche, 1991).

1994\_Elisabeth Horem, *Le Ring* (Yvonand, Bernard Campiche, 1994 / rééd. Orbe, Bernard Campiche, 2005).

1997\_Sylvaine Marguier, *Le Mensonge* (Yvonand, Bernard Campiche, 1997).

2001\_Thierry Luterbacher, *Un cerisier dans l'escalier* (Orbe, Bernard Campiche, 2001) et **Yves Rosset**, *Aires de repos sur l'autoroute de l'information* (Orbe, Bernard Campiche, 2001).

2004\_Jean-Euphèle Milcé, *L'Alphabet des nuits* (Orbe, Bernard Campiche, 2004).

2007\_Nathalie Chaix, *Exit Adonis* (Orbe, Bernard Campiche, 2007).

2010\_Anne-Claire Decorvet, *En habit de folie* (Orbe, Bernard Campiche, 2010).

# Quinze auteurs primés depuis mille neuf cent soixante neuf

www.campiche.ch  
www.prix-georges-nicole.ch

2013\_  
**Silvia Härrä,**  
*Loin de soi*  
(Orbe, Bernard Campiche, 2013).

Extraits de *Les vies plurielles* \_manuscrit finaliste

# Claudine Gaetzi

## Les enveloppes grises

Un matin de juin, elle descend, pieds nus, chercher le courrier. Elle trouve dans la boîte aux lettres une épaisse enveloppe en papier gris. Elle remonte, songeuse, presque soucieuse. Comme d'habitude, pas de timbre, ni d'adresse. Le papier est humide et exhale une odeur d'herbages ou de feuillages froissés par la pluie. Elle pose l'enveloppe sur la table de la cuisine, à côté de la théière en fonte et de la tasse en porcelaine peinte. Ses mains, de part et d'autre du rectangle de papier, elle les sent trembler. Elle reçoit chaque jour des enveloppes grises, d'innombrables enveloppes ; elle ne les ouvre pas, elle les range dans un coffre, au pied de son lit, et, la nuit, il lui semble que quelqu'un les lui lit à voix basse, sur un ton monotone. De ces lectures, il lui reste des clichés flous, des paysages brouillés, des visages déteints. Elle refuse ce que contiennent ces lettres, elle imagine d'autres scénarios, elle refoule le drame dans les marges de sa conscience. Elle tourne ses propres films, des courts-métrages tremblés, saccadés, trop de lumière, paysages surexposés où des silhouettes indistinctement heureuses se déplacent, s'agitent, se détachant sur un ciel livide, traversant des champs ondoyants, poursuivant des insectes, cueillant des brassées de bleuets, de coquelicots, de boutons d'or, errant dans la campagne sur des routes sinueuses, avec insouciance.

Ce jour-là, elle reste longtemps assise dans la cuisine. Puis elle se rend dans sa chambre et elle constate que son coffre est rempli d'une telle quantité de lettres qu'il lui est impossible d'y ranger la dernière de celles qu'elle a reçues. Alors, lentement, elle extrait toutes les missives, les unes après les autres, odeur d'humus, de racines moisies, de poussière, de rouille, de larmes. Elle manie les enveloppes avec précaution ; elle les aligne sur le plancher, tout en songeant aux

activités quotidiennes qui ont rythmé les journées de son enfance, aux gestes et aux tâches que ses aïeules exécutaient patiemment. Tresser les cheveux, nouer les tabliers, éplucher les légumes, laver les draps, reprendre les chaussettes, broder, jouer de l'harmonium. Elle pense qu'elle défait des bagages oubliés trop longtemps, linges et habits froissés, livres écornés, mais non, il s'agit de paquets de papiers, de feuillets rectangulaires soigneusement repliés sur eux-mêmes. La première lettre, elle l'a autrefois ouverte, mais elle ne l'a jamais lue, c'est inutile, elle sait ce qu'elle contient, des horreurs, de la stupeur, de l'angoisse.

Elle étale les enveloppes devant elle, dallage de papier gris, pavage irrégulier, disjoint. Quand le coffret est vide, elle s'allonge sur le sol. Le papier s'effrite, s'émiette, des fragments se collent sur la peau nue de sa nuque, sur ses bras, sur ses jambes. Des taches de lumière flottent devant ses yeux. Les jours perdus. Une maison avec une balustrade en bois sculpté, des renards morts pendent, accrochés à intervalles réguliers. Museaux pointant vers le sol, dents aiguës, inutiles, fourrure lisse, luisante, griffes inertes. Son père est rentré de la chasse. Dans la grange, des fétus de paille volettent, elle joue avec de minuscules assiettes en fer blanc piquetées de rouille, elle sert des billes et des cailloux à une assemblée de femmes en celluloid. Elle écoute leurs conversations. Que pensez-vous de cette enfant ? Elle est parfaite. Elle a de la grâce, de la vivacité et de la répartie. Ne craignez-vous pas qu'elle ait l'imagination trop fertile ? Son esprit est ce qu'elle possède de plus précieux. Elle est trop sensible. Nous la protégerons, rien de malheureux ne lui arrivera. Son innocence la préservera. Les poupées bavardent. L'enfant verse de l'eau teinte au brou de noix dans de ravissantes

tasses japonaises presque transparentes, découpe du sucre dans des morceaux de craie. Elle fait le service. Peu à peu la conversation languit, les dames se saluent, se retirent. L'enfant range sa vaisselle de fortune dans une valise en carton. Elle entend un cri. Elle traverse la cour. Ils portent le corps sur une civière de toile grise. Accident de chasse. Une balle perdue, disent-ils. Le sang gluant collé sur les vêtements. La tête dissimulée sous une chemise tachée. Ils affichent un air calme, digne, mais elle déchiffre dans leurs traits immobiles, dans la tonalité glaciale des paroles qu'ils prononcent, des indices troubles. Ils sont indiciblement bouleversés. Ils tentent de dissimuler la vérité, mais quelque chose les trahit. Quoi ? Elle comprend seulement que ce qui est arrivé à son père est hors des paroles possibles. Ils étendent le corps sur le lit. Ils le couchent. Ils ferment les volets. Le mort semble surpris, interrompu en plein mouvement. Plus tard, il se fige. Il porte un costume sombre. Habits de cérémonie. Joindre les mains. Teindre les habits des enfants. Ses habits à elle, noirs. Les habits de son frère, noirs. Les enfants ont les yeux secs. Ils ne pleurent pas. Elle colorie les robes et les culottes de ses poupées avec des crayons noirs. Tout reste gris. Elle trempe ses jouets dans la boue, dans la cendre. Les adultes parlent aux enfants de grand sommeil, de voyage éternel. Ils refusent qu'elle veille le corps avec eux. Son père est mort. Dans la grange, elle sert du thé noir. Les invitées ont le visage grave et elles chuchotent, les lèvres barbouillées de charbon. Pauvre enfant. Elle enterre la dinette derrière les framboisiers. Son père est mort. Personne ne lui dit pourquoi il est mort. Personne ne lui explique comment il est mort. Elle doit inventer des raisons, trouver dans quelles circonstances cela est arrivé. Des brigands ? Un accident ? Un duel ? La guerre ? Un assassinat ? C'est brutal. C'est honteux. Elle l'a vu couvert de sang. Il ne respire plus. Il est mort. On ne peut rien dire d'autre. On se tait. C'est un secret. C'est une question d'honneur. Non, on ne peut pas en dire plus. Plus tard, elle comprendrait. Quand comprendrait-elle ? Pas aujourd'hui, dans beaucoup d'heures, dans beaucoup de jours, dans beaucoup de saisons. Elle doit être sage. Elle sert le thé dans la grange. Elle ne veut plus jouer avec personne. Les poupées sont immobiles, leurs cheveux synthétiques coupés à ras du crâne. Les poupées savent. Elle les a harcelées de questions, elle les a torturées pour qu'elles avouent. Elles n'ont plus d'ongles. Elles ont de longues cicatrices. Finalement, elles ont révélé la vérité : son père s'est brûlé la cervelle. Elles ne savent pas pourquoi. Un incendie dans sa tête. Elles savent seulement cela, il a voulu mourir. Personne n'a eu la force de l'em-

pêcher. Personne n'aurait pu le retenir, disent-elles. Elles voudraient tant la consoler, mais c'est au-dessus de leurs possibilités. Elle enterre les poupées dans le jardin. Elle ne jouera plus. Elle ne comprendra jamais. Les années passent. Elle cesse d'être une enfant. Elle devient secrète. Elle tue les poules et les lapins. Elle leur arrache les plumes, elle les dépèce. Elle rentre les plantes pour l'hiver. Elle lave les draps, les replie. Elle ferme les armoires. Puis le printemps revient. Elle ouvre les fenêtres. Elle respire. Le ciel est à nouveau léger et lumineux. Elle enfle une robe à fleurs. Elle a envie d'avoir les bras et les jambes nues. Tous les jours, elle se promène à travers bois et champs. C'est sur la place du village qu'elle le rencontre. Il vient du hameau voisin, il transporte du bois avec son cheval. Il a des yeux clairs et semble incapable de malveillance. Ils se revoient au bal des moissons. Ils dansent ensemble. Ils se fiancent. Il récite des poèmes. Elle joue du piano. Il a un vélo avec une sonnette et une selle en cuir. Il reçoit un ordre de marche. Il part. Il emporte d'elle des photographies et une mèche de cheveux. La guerre ne durerait pas. Elle refuse que la guerre existe. Elle ne veut pas se souvenir de ce qu'il lui a écrit. Les tranchées, les combats, les explosions, la boue, les saisons froides et interminables. Cela n'a pas eu lieu. Il n'est pas mort. La preuve : année après année, elle reçoit presque chaque jour une nouvelle lettre. Elle range les enveloppes dans un coffre en marqueterie, les nouant par paquet de quinze, avec des rubans en satin blanc. Il n'est pas mort. Il lui écrit. Ses lettres sont épaisses, remplies d'amour, de mots tangibles. Elle aligne les enveloppes sur le sol. Elle les ouvre, une à une, avec précaution, car le papier se décompose. Pâte grise. Elle en fait des petits gâteaux en forme d'étoiles, de cœurs, de lunes. Elle retrouve au fond d'une armoire ses petites tasses, sa dinette rouillée. Elle sert le thé, disposant avec application la vaisselle minuscule sur une nappe brodée. Des invitées invisibles l'entourent, murmurant des mots de consolation. Elle propose du pâté d'anguille, des bouillies, de la mayonnaise, du hachis de cervelle. Notre tâche est de la préserver des excès du chagrin, disent les voix anciennes. Nous n'avons pas su le faire, chuchotent-elles avec tristesse. Nous regrettons ce qui s'est passé. Inlassablement, elle sort et range les tasses de fer, les assiettes rouillées. Puis elle baigne ses poupées et rince leurs habits de deuil. Lessive de savon et de cendres. Tout redevient blanc. Eblouissant. Le jeu recommence. La vie reprend. Il lui a écrit ! Elle a reçu une enveloppe en vélin blanc ! Elle reconnaît son écriture, ses majuscules ornementées de jambages inutiles ■

Extraits de *La nièce du taxidermiste* \_manuscrit finaliste

# Hasna Elayli

Et puis ma mère est arrivée, comme la lave d'un volcan. Les valises pleines de cadeaux et de chocolats, les bras affamés de nos câlins et de baisers en veux-tu en voilà. Elle avait bronzé à Genève et était tellement belle qu'en quelques heures, pour nous tous, il n'y avait plus qu'elle qui comptait. Les hommes de la famille commentaient qui ses lunettes, qui son maillot et ses belles jambes. Les femmes lui enviaient sa forme et sa voix pleine d'éclats. Les enfants n'en finissaient pas de tata par ci, tata par là. Mes sœurs et moi souffrions de devoir la partager mais étions fières également de voir tout le monde essayer de se réchauffer à sa lumière. Elle a pris, dès le premier soir, sa place à la table de rami-poker et les repas qui ont suivi son arrivée furent égayés par ses rires et le chocolat. Elle est arrivée le jeudi et la maison s'est remplie dès le vendredi soir pour le week-end de ses cousins venus en son honneur de Tunis, Carthage et La Marsa. Cela faisait quelques jours qu'il n'y avait plus de caca dans ma culotte et bien que je sache que ma grand-mère ou mon père lui en avait sûrement parlé, je me suis laissée aller à croire que nous ne l'évoquerions ensemble qu'une fois de retour à Genève. Mais ma mère, être fait de feu et de glace, était plus avisée que ça. Le dimanche soir, lorsque tous ses cousins travailleurs eurent repris la route pour Tunis et sa banlieue, elle m'attira près d'elle sous le figuier, sur la terrasse à l'arrière de la maison. Ma grand-mère s'occupait de coucher les enfants et les autres adultes en étaient à leur première partie de cartes de l'autre côté de la maison. Ma mère s'est assise sur le siège préféré de ma grand-mère, un fauteuil en bois peint en blanc, et m'a prise dans ses bras. Elle m'a caressé les cheveux et m'a dit que mon père lui avait téléphoné, qu'elle savait que j'avais eu mes règles. J'ai un peu pleuré et je lui ai dit que ce n'était pas grave, que je n'avais plus de sang depuis quelques jours, que j'étais guérie. Elle a ri et m'a expliqué que oui, ce n'était pas grave. Que c'était ce sang qui ferait un jour de moi une maman et faisait de moi une jeune fille à présent.

Elle m'a dit que cela se produirait chaque mois, m'a rappelé que nous en avions parlé déjà. Je lui ai demandé de faire quelque chose pour arrêter ça, que je ne voulais pas avoir ça chaque mois, qu'il fallait que je mette des serviettes et que j'avais été mal à l'aise pour marcher, que je n'avais pas pu me baigner ou m'habiller comme je l'aurais voulu. Je lui ai dit les quolibets et les quatre dinars cinq cents, le restaurant et sa culotte pleine de caca. Elle souriait en me caressant les cheveux et en me disant : « Ma chérie tu grandiras, tu verras, ce n'est pas si grave que ça. On s'habitue, tu verras ». Elle m'a demandé si j'avais eu mal et m'a expliqué que cela arriverait parfois. Puis elle m'a dit d'aller dans sa chambre où je trouverais des serviettes plus confortables qu'elle avait ramenées de Genève pour moi. Sur le lit, j'ai aussi trouvé un paquet cadeau avec mon prénom écrit dessus. C'était un tout petit paquet rouge et doré contenant un écrin blanc dans lequel m'attendait ma première bague. Un anneau en or avec une petite pierre rouge en forme de goutte. J'ai essayé la bague trop grande et rejoint ma mère sous le figuier. Elle m'a embrassée, m'a dit de bien ranger la bague pour plus tard et qu'elle était fière de moi.

Le surlendemain, mon père et elle m'ont conduit chez le taxidermiste. Pendant les deux heures du trajet, il n'a pas été question de cela, mais du comportement que je devais avoir durant ce séjour. Je devais être polie, discrète, serviable, gentille, polie, discrète, serviable et gentille. Et serviable surtout. Ne pas me faire remarquer. La famille du taxidermiste était en plein bouleversement pour l'organisation du mariage et je devais être polie, discrète, serviable, gentille et ne pas me faire remarquer autrement que pour les aider. Je ne devais pas protester lorsqu'on me disait de faire des choses et obéir quand il faudrait aller me coucher. Je n'aurais le droit de veiller qu'aussi longtemps que la famille du taxidermiste le permettrait. Ce serait un honneur, un devoir et un privi-

lège. Mes parents avaient à faire à Tunis durant cette semaine et viendraient me chercher avant de reprendre la route pour Hammamet. Ils voulaient être fiers de moi et comptaient sur ma présence à ce mariage pour faire oublier leur absence. Ces recommandations n'avaient rien de spécial, j'y avais déjà eu droit lors de mes précédents séjours chez le taxidermiste, mais aussi à chaque fois que mes parents me laissaient quelque part seule ou avec mes sœurs. Lorsqu'en plus de leur absence, je devais m'occuper de mes sœurs, leurs recommandations étaient alors que celles-ci devaient être polies, discrètes, serviables, gentilles et ne pas se faire remarquer, tant il était sous-entendu qu'en en ayant la garde, je le serais. Cela allait de soi. J'adorais les moments que je passais seule avec mes parents et ces deux heures de route m'ont comblée de joie. Ils ont échangé des nouvelles genevoises et mon père a raconté à ma mère les faits marquants de ces semaines tunisiennes sans elle. On écoutait de la musique à la radio et mes parents fumaient fenêtres ouvertes. Sur le ferry entre Tunis et Radès, j'ai pu me dégourdir les jambes et mon père m'a acheté des kakis, petits cubes arrondis au thym et au sel dont je raffolais comme tous les enfants. C'était ainsi que je voulais que mes parents soient toujours, mais malgré mon âge, j'avais compris depuis longtemps que cela ne pouvait pas être le cas. Nous sommes arrivés chez le taxidermiste pour le déjeuner et j'ai tout de suite été sage. Je me suis lavé les mains et ai mis mes affaires dans la chambre qui m'avait été attribuée, puis je me suis efforcée de montrer à ma mère que je méritais sa confiance et sa bague. Mon père était content de revoir son cousin et ses filles. Mes cousines, la fausse blonde et la vraie brune, l'une laide, l'autre couverte de taches de rousseur, rayonnaient et étaient belles de leurs vingt ans. Leurs fiancés et leur famille ne devaient arriver que deux jours plus tard et l'ambiance électrique laissait présager un très grand mariage. Ils avaient planté un grand chapiteau blanc dans le jardin à l'arrière de la

maison. Des piles de chaises, de tables et de coussins attendaient d'être mises en place pour la soirée. Mes cousines se sont jetées sur moi après le repas pour jouer à la poupée. L'une m'a remonté le tee-shirt pour voir si j'avais des seins, l'autre m'a coiffée et m'a promis de me donner tous les fards et rouges à lèvres qu'elle n'utilisait plus. Inès la grande m'avait mis quelques vêtements de côté et Zina m'a dit avoir plein de films à me montrer. Tout en se chamaillant à propos des mérites respectifs des deux frères auxquels elles étaient fiancées, elles m'ont promenée dans la partie de la maison qu'elles allaient habiter. Leur famille se partageait une immense demeure que le père avait réaménagée pour permettre à ses filles et gendres d'avoir de l'intimité. Il y avait eu beaucoup de modifications pour diviser cet espace en trois appartements presque indépendants et Inès et Zina m'ont dit que je passerai la première nuit chez l'une, la deuxième chez l'autre, et qu'ensuite j'irai dans la maison parentale pour les festivités. Mes parents sont partis après le repas et les deux jours qui ont suivi ont été à l'image de l'accueil que j'ai reçu et à la hauteur de ce que j'imaginai en termes de préparatifs. Les maisons étaient pleines de monde toute la journée. Des ouvriers venaient finir de blanchir à la chaux un muret, des jardiniers installaient des pots de plantes et des femmes de ménage briquaient tout ce qui leur tombait sous la main. Les maraîchers du coin livraient tôt le matin des fruits, des légumes et bien d'autres fournisseurs de pâtisseries, de boissons, de glace ou de tapis en location, venaient finaliser les derniers points avant la grande fête. Bien que mes cousines et leurs parents soient totalement accaparés par l'organisation de la grande soirée, je me sentais la bienvenue tout en m'efforçant, avec succès, de répondre aux attentes de tous : polie, discrète, serviable, gentille et ne me faisant pas remarquer autrement que pour aider ■

Extraits de *Leur sale petit bonheur* \_manuscrit finaliste

# Carole Dyonise Donnet-Monay

Dans cette petite ville où la religion n'a pas totalement disparu, la mort d'Armand, et surtout les circonstances de cette mort, ne sont pas restées anodines. Même si le vingtième siècle a édulcoré la piété locale, ici, un suicide est un fait exceptionnel, un petit coup de tonnerre dans le ciel si morne et immuable du quotidien. Et puis, il y a tout le lourd héritage d'un catholicisme obtus : dogmes, superstitions, vieilles croyances... Le suicidé, cette âme damnée qui contrecarre les plans de Dieu, entre par son acte dans une logique païenne, ou plutôt dans un illogisme pailleux. De façon délibérée, il s'exclut de la communauté, et même si l'habitude s'est perdue de l'ensevelir hors du cimetière des croyants, le décédé garde les stigmates de la vindicte ecclésiastique. Pour la famille surtout, l'épreuve est difficile. A la douleur de la disparition s'ajoute le poids de la honte et, parfois, celui de la culpabilité de n'avoir rien vu venir... Dans la mesure du possible, on dissimule la cause directe de la mort, mais lorsque les faits sont trop parlants, la famille adopte un profil bas, essayant de rester sourde aux caquetages des concitoyens. On a certes, cessé d'affirmer que l'âme d'un suicidé est damnée pour l'éternité, on admet volontiers qu'il y a derrière cet acte une telle dose de désespoir qui prête à la sympathie plutôt qu'à la réprobation, la chape de la religion n'en demeure pas moins difficile à soulever ; et il y a toujours derrière cette autodestruction un parfum de scandale qui réjouit les langues gouailleuses. Et le cas d'Armand n'a pas fait exception ! Surtout pas !

On en parle depuis longtemps, «d'Armand de la Scie» et de son étrange histoire, on en parle depuis le jour où, quatre ans plus tôt, il s'est amouraché de Pauline. Depuis lors, les regards n'ont eu de cesse de l'épier, les langues de se délier : le bourg tenait enfin ses petites chroniques licencieuses !

C'était à un bal de la mi-août, comme il s'en organise chaque été à Vigieras. La mode des bals a quelque peu passé, même ici où les mentalités ne montrent pas franchement de velléités progressistes ! Les jeunes ont d'autres occupations, d'autres occasions aussi ; et puis surtout, il y a moins de jeunes, beaucoup sont partis chercher ailleurs du travail ou simplement un peu plus d'animation. Il faut dire que Vigieras n'a plus grand-chose à leur offrir : un climat commun, un sol moyennement fertile, quelques emplois à la scierie, dans les hôtels ou encore à la toute nouvelle cimenterie qui s'est installée en contre-bas de la petite ville, un certain sentiment de sécurité, et puis quelques monuments historiques susceptibles d'attirer les touristes ; bref, une bourgade encrassée dans son étroitesse d'esprit et sa mesquinerie de clocher ! Ainsi des nombreux bals qui scandaient l'année, deux ont réussi à survivre au laminage des ans : celui du quatorze juillet – patriotisme oblige ! –, et celui de la mi-août. Leur survie ne procède pas vraiment du hasard ! On s'est, en effet, rendu compte que le côté désuet de ce genre de festivités plaisait aux touristes en mal de pittoresque. Les aînés y retrouvent leurs jambes et les fugaces illusions de leurs vingt ans, les touristes croient toucher à la vraie vie indigène, dans ce qu'elle a de profond et d'authentique ; quant aux jeunes, ils ne boudent pas la fête, bien au contraire ! Avec l'afflux touristique, le bal a recouvré ses vertus matrimoniales, du moins pour un été !

Ce quinze août, l'été a oublié son rendez-vous. Il a plu toute la journée, une petite bruine automnale en avance de quelques mois. Il fait froid aussi ! Les lampions, les ampoules aux couleurs crues essaient de réchauffer l'atmosphère. La pluie a cessé, et ce sont les gorges qui s'arrosent maintenant. Tout autour du parquet de danse monté pour l'occasion s'étagent des bars, bruyants. Pratiquement tout le bourg est

là : les pères de famille qui bénissent l'occasion de faire la fête avec les copains, les mères qui couvent des yeux la petite dernière ; sur la terrasse du café, le coin des aînés qui discutent avec de grands gestes, ou la main collée à l'oreille en forme d'entonnoir, à quelques mètres des haut-parleurs, se répondent à des questions dont ils n'ont compris que la dernière syllabe ; les touristes sont venus en famille et la jeunesse s'amuse, s'ébroue sur les rythmes variés de l'orchestre. On n'a pas lésiné sur les décibels pour l'occasion : c'est une surenchère de bruits, chacun essayant de se faire entendre, de permettre à sa voix de surnager le brouhaha général.

Accoudés au bar, un groupe de gais lurons entonne, pour couvrir le dernier tube de l'été, une vieille rengaine, une de ces chansons dotées d'un pouvoir exceptionnel : assoiffer le chanteur ! Le verre à la main, Armand bat la mesure, éclaboussant à chaque fois l'entourage. Il est là, avec tous les copains ! Ca faisait longtemps qu'on ne les avait pas vus faire ainsi la bastringue ! Mais ce soir, l'ambiance est à la fête dans le coin des « endurcis », comme on les appelle ici. Ils sont cinq maintenant, la trentaine nostalgique, tous célibataires endurcis. Certains ont bien des aventures, plus ou moins longues, plus ou moins sérieuses, mais aucun des cinq ne semble vouloir faire le premier pas, comme si s'engager les mettait en face des responsabilités de leur âge qu'ils n'ont pas encore pris conscience d'avoir ; et surtout, personne ne veut être le premier ! Ils rigolent tellement sur la « bourgeoise » qui a mis la corde au cou d'un tel, ou cet autre qui ne sort presque plus depuis qu'une « groseille » est passée par là ! Alors rien que d'imaginer ce que les autres diraient, cela freine toute velléité ! Dans ce groupe, on en est toujours aux histoires de cour d'école : les sujets de conversation ont changé mais la peur de décevoir les copains est restée si vive que leurs fêtes, leurs empoignades, les remémorations de bombances et leurs jeux virils que des « nénettes » ne peuvent pas comprendre ont gardé un caractère puéril, presque naïf. Et puis, comme dans tout clan, il y a le chef de bande, le caïd, celui qui, par une inexplicable providence, a pris l'ascendant sur ses camarades. Chez ces gosses attardés qui jouent aux grands adultes, Armand assume naturellement ce rôle.

« Ah, il est des nôôô-ôôôtres, il a bu son verre comme les auauautres... ». Il ne chante pas vraiment, il braille des ritournelles à boire qu'il ponctue de

grivoiseries mimées. Le verre toujours à la main, sorte de prolongement siliceux de sa main courtaude, il joue les boute-en-train. C'est le plus âgé de cette petite confrérie. Il mène la fête comme on dirige un orchestre, avec pour toute baguette un verre de rouge ou une chope de bière. Ce n'est pas l'harmonie qu'il poursuit, oh non !, aucun idéal, aucune quête si ce n'est l'oubli liquoreux, la franche rigolade qui estompe le quotidien, qui lui permet d'oublier son physique, ou plutôt qui lui donne l'impression de transcender la trivialité de l'esthétique par l'assurance que lui confèrent les degrés Oechslé. Il est en effet laid et grassouillet, pas franchement monstrueux ni obèse, mais il appartient à cette catégorie de personnes où tout dans leur physionomie concourt à les rendre disgracieux. Seule peut-être une lueur d'intelligence qui lui fait pétiller le regard contraste avec le reste de son visage bouffi et rougeaud : une mine de campagnard, de paysan mal dégrossi, tout en rondeur et en rougeur, sans charme ni caractère. Il a hérité, tout comme son frère, des oreilles du grand-père, démesurément grandes avec des lobes tombants, flasques, qui accentuent de par la symétrie de leur mouvement le tomber des joues. Quelques cheveux noirs, frisés, propres à désespérer n'importe quel coiffeur et qui ont une fâcheuse tendance à repousser toujours plus loin la frontière entre le front et le début de leur implantation anarchique. Et surtout une bouche, aux lèvres roses et charnues... Pas de sensualité dans cet excès de chair, bien au contraire ! On dirait que le gras des pommettes s'est laissé choir pour se concentrer sur le bas des joues, lui conférant une lointaine parenté avec un dogue ; les lèvres, on les devine humides, moites, prêtes à proférer des obscénités. Et sur ce visage presque suintant, une repousse de barbe désespérément sans virilité tente de se faire une place parmi les impuretés de la peau. Seul le regard tranche, un regard franc, intelligent et qui transpire de gentillesse. Quoique sans beauté, ses yeux sont ses meilleurs ambassadeurs ; ils témoignent de son intelligence, toute pratique certes, presque terreuse. La culture, hormis celle qu'il côtoie dans les champs alentours, ne l'intéresse pas. Il est scieur, de père en fils, et c'est tellement suffisant pour satisfaire la faible portée qu'il donne à son regard ■

Extraits de *Le Musée brûlé* \_manuscrit finaliste

# Marie-José Imsand

## David

Personne ne trouverait les mots pour dire comment le chagrin de Iona se métamorphosa dans la bonté avec laquelle elle organisa ce jour. Il ne faisait pas chaud. Tu sais comment sont ces matins de lacs gris comme des patinoires où seul le deuil sait glisser. Enfin, on avait assez à faire pour ne pas y prêter trop d'attention.

Resté longtemps à réfléchir au bord du lit, je décidai de partir. Je sentais que ce monde me dépassait. Je devais m'en aller pour les laisser entre eux.

Cyan m'attendait. C'était merveilleux de le voir dessiner. Je n'aurais jamais imaginé le découvrir ainsi. Je regrettais de n'être pas sorti plus tôt de ma chambre. Il ne portait pas de chapeau. Il en avait juste gardé une marque blanche sous la chevelure. Les lignes de son front soulignaient le sourire intérieur avec lequel il observait la danse de sa mère pour atteindre les fils de l'étendage. Elle se déplaçait sur la pointe des pieds derrière le linge. Le jeune homme me demanda comment j'avais su pour son père. Tout en comprenant un peu sa langue, je ne la parle pas. Je lui fis signe que je ne savais pas qu'il était mort et je m'assis. Il me servit du café brûlant et nous le bûmes en silence.

Je n'ai pas pu m'en aller. Le regard que la mère me lança à la vue de mon bagage, ne fit qu'un tour dans mon sang. On n'allait pas me prier de rester ! On avait besoin de moi puisque le hasard en avait décidé ainsi. Le soleil revint. Les premiers éclats de voix se faisaient entendre. Le train était arrivé à l'heure.

\*

Devant la petite église orthodoxe, une camionnette rouge a transporté ton cercueil. Tu restes dehors. On fait la messe sans ton corps. J'aimerais demeurer à côté de toi mais je me force à entrer dans la chapelle pour ne pas faire celui qui ne comprend pas. Devant les portes entrouvertes, j'entends la voix de jeunes gens. Ils portent un livret dans leurs mains pour accompagner la musique. Leur chant est puissant. Même si je suis un homme fort, je sens monter mon chagrin.

Cyan me tend un cierge filiforme. La cire jaune colle à mes doigts. Je le place parmi des dizaines d'autres dont les flammes dépassent la grosseur des chandelles plantées dans le sable. Je pense à ma mère et à mon père. J'entre. Noir bougie. Tu es bien trop vaste, Louvres, pour imaginer que tu ne possèdes pas l'œuvre que je découvre dans ce lieu de prière. Aucun espace qui ne soit d'or, d'anges ou de bleu lazulite, des dizaines de tableaux dans de petits cadres dorés, tous faits par des peintres anonymes, contre les murs ou se rejoignant au sommet de la voûte en de nouveaux cercles sacrés. L'art en ce lieu est la foi. L'encens couve la nef d'une buée céleste. L'ivresse qui monte est à la limite du supportable. Cyan me fait signe de le rejoindre à l'extérieur. Nous fumons comme si cela nous réchauffait.

Il faudrait que je pleure pour m'arrêter de penser et me mêler naturellement à cette foule qui serre son deuil comme un enfant.

De chaque côté du cortège qui s'est mis en route pour le cimetière, il y a des gens qui s'arrêtent. Un enlève son chapeau, une se signe, mais c'est une mariée, là sur la droite, elle semble vouloir reculer. Elle est entourée de ses amis ou de ses frères et sœurs. Ils nous regardent

tous un instant avec douleur, puis recommencent à danser devant leur maison, leurs bras levés pour célébrer la nouvelle alliance. D'autres arrivés en retard, nous rejoignent en portant une unique fleur, en tenant le bas de la tige. Les corolles qui se balancent semblent battre la mesure maladroite de nos pas jusqu'au cimetière.

C'est ici que tes frères jouent de leurs instruments. C'est la vie qui recommence, c'est la vie toujours. Ils ont creusé un large trou dans la terre, on y glisse doucement ton cercueil. Le Pope murmure encore, on recouvre ton corps.

Le vin apporté dans des bouteilles en plastique est ouvert; tour à tour les hommes se le passent en s'adressant à toi. Ils en versent d'abord sur ta tombe et en boivent ensuite une longue gorgée. La terre reste rouge une seconde, pourpre sacré. Après plus d'une heure on ne sait plus si c'est le chagrin ou l'alcool qui nous a saoulés. Il est temps d'aller manger. On tire doucement par le bras ceux qui continuent à s'épancher sur ta tombe revêtue de fleurs.

\*

Assis les uns à côté des autres nous partageons le pain. Iona a remis son tablier. Ce n'est pas seulement la famille qui s'assied à table mais aussi tous les voisins invités à fêter dignement ton départ. Quand tout le monde est servi. Iona se place au milieu et lève son verre, comme chacun de nous, vers toi.

Je vais prendre mon sac posé devant la porte de la chambre qui donne sur la cour. J'en sors tout ce qu'il contient. Des papiers, des livres de dessins, des petits tubes de couleurs à l'huile, de la toile coupée en petit format, des encres, des rouleaux de papier très fin et des pinceaux. Cyan se lève. Pablo m'avait demandé par téléphone, il y a quelques semaines, de lui envoyer pour son fils le matériel que l'on ne peut toujours pas trouver ici. J'ai salué le monde. Le soleil commençait à devenir orange aigre doux.

J'aurais aimé écouter encore la musique de « la rivière de notre enfance », mais il se faisait tard. Cette mélodie qui semblait venir d'ailleurs, l'un de tes frères resté debout, la chantait à cappella.

Le garçon emprunta la voiture de l'oncle. La chanson resta ancrée en moi jusqu'à la gare. C'est une étrange bâtisse étroite, sans étage, avec un toit et deux larges fenêtres de chaque côté de la porte. Tu entres et tu la traverses pour gagner le quai. Je suis le seul voyageur qui attend. Je prends dans ma poche, entre les doigts, le marron que tu m'as donné en disant : c'est une protection de gitan.

\*

La locomotive arrive fumant du même gris de Payne que les champs d'automne délavés alentour. Ils brûlent lentement. L'odeur de ces terres en jachère colle au visage. Quand on est triste, tout fait du bien. J'invite Cyan à venir en Suisse. Je monte dans le wagon. Le train se met en marche. Je tiens une dernière fois ses mains par la fenêtre et avant que sa silhouette ne disparaisse, je le vois soulever son chapeau et l'agiter comme dans une petite encre de Van Gogh. Le pays si aride qui défile maintenant m'empêche de penser. Je ferme les yeux.

\*

ICÔNES. Icône la soie entre vous tous. Icône tes racines que tu révèles en remuant les lèvres pour saluer, dans ton patois, l'ami, le père, l'oncle, le voisin, le complice, le mari. Icône la veillée pour celui qui, couché là, se reposait un peu parmi nous. Icône la tendresse de tes yeux sur le bois du chapelet, sur le rouge brodé. Icônes brillants, ultimes aveux. Icône ta pensée comme une flamme penchée vers lui. Icône tes mains qui tremblent et poussent la chaise plus près. Icône ton regard dans le mien, Pablo ■

Extraits de *La double passion de Walter Bergstamm* \_manuscrit finaliste

# Pierre Frankhauser

Le silence avait déferlé dans les vénérables couloirs du collège secondaire, avait inondé les cages d'escaliers avant de s'engouffrer – il y a longtemps, bien longtemps – dans la classe de Walter Bergstamm où les babils espiègles des braves élèves au sortir de l'enfance étaient restés pris dans les gorges : Dieu, invité sur les lieux de ses premiers enseignements, allait prendre à nouveau place en face de ces pupitres encore imprégnés de cette verve et de ces coups de sang qui avaient rempli des générations de futurs gymnasiens d'une sincère admiration mâtinée de terreur archaïque.

Mais chut ! Le sujet était apparu au bout du corridor, le détachement de reconnaissance était formel, il se déplaçait à une allure modérée – vingt secondes avant contact – et tenait par le bras – je répète, tenait par le bras : vos gueules ! – son ancienne collègue et compagne – dix secondes – de bistrot avec laquelle il échangeait des propos de nature – cinq – a priori comique à en croire les... – terminé : compris terminé.

A peine remis d'un léger éblouissement, les paupières encore battantes, les collégiens sagement assis à leur place avaient alors vu Dieu, debout sur le seuil, en train de terminer son examen des âmes au milieu d'une aura finement bleutée.

Le Maître avait marqué un temps.

Le Maître avait lancé un regard à travers l'horizon.

Le Maître avait aligné quelques enjambées précises et solennelles, précédant de peu la prof de français, cheville ouvrière de cette rencontre hors du commun, qui s'était effacée pour lui céder le passage et lui prêter, tout sourire, son bureau magistral.

Une photo sépia obtenue après des mois d'efforts par les services de renseignement prouvait bien que la prof avait été particulièrement belle – si si si, c'était elle, là, à droite ! – mais ce document d'archives ne suffisait de loin pas à expliquer de manière satisfaisante, les débats avaient rempli des pauses entières, comment cette femme aux portes de la retraite, bossue, molle et fripée, était parvenue – parvenue maintenant – à distraire ce personnage illustre de son labeur de création.

Certains, il fallait s'y attendre, avaient parlé d'alcool. D'autres, Walter était de ceux-ci, avaient attribué ce prodige à la culture dont faisait preuve l'enseignante à chacune de ses interventions : s'entretenir de littérature avec cette humaniste hors pair était à n'en pas douter un luxe recherché. Qui aurait donc pu, mieux qu'un immense écrivain, apprécier à sa juste valeur cette richesse incomparable ?

Debout, les mains appuyées sur le bureau, en équilibre au-dessus du décolleté le plus profond du deuxième rang, Dieu avait salué l'assemblée en remerciant sa très chère ancienne collègue pour la gentillesse de son invitation. Comme l'appétit d'échanges du Maître était fort grand, à la mesure de son impatience d'entendre ses nouveaux interlocuteurs au sujet de son petit roman au programme – fallait-il le rappeler – de l'épreuve du certificat, on allait en venir sans plus tarder à cette conversation instructive qui n'allait pas manquer de fleurir autour de l'extrait qui avait été lu pour le jour même et analysé par chacune et par chacun – regard circulaire, plus dense tout d'un coup – avec soin.

Alors que la majorité de la classe s'était mise à regretter que l'heure de français n'ait pas été plutôt consacrée à la projection d'une vieille vidéo pourrie en noir et blanc, Walter, face à cette femme sans pareille qui l'avait initié aux arcanes de la création romanesque, icône de droiture, de gentillesse et de bienveillance, face à ses camarades si peu au fait de la chose littéraire, face à cet homme qu'il savait être l'un de piliers de la littérature suisse, une sorte de sage qui avait conquis ses lettres de noblesse durant une période qui se rapprochait beaucoup pour le jeune élève rebelle mais appliqué d'une sorte de préhistoire mythique, Walter Bergstamm, donc, s'était senti investi du devoir périlleux de nouer un dialogue avec l'imposant visiteur en s'appuyant sur une batterie de termes parmi les plus savants de son répertoire, vocables neufs, lustrés, prêts à l'emploi, mais dont le sens et la portée exacts n'étaient cependant pas dépourvus pour lui de quelques mystères : il allait falloir improviser un brin.

Tiré d'un récit dont l'intrigue se déroulait dans un village des Alpes vaudoises, le passage à étudier décrivait une promenade à travers une forêt recouverte de neige comparée à une cathédrale de givre – oui – afin de souligner l'aspect de transcendance qui traversait l'ensemble de l'extrait – absolument –, promenade présentant sous forme de métaphore, sorte de comparaison qui espère être devinée, l'enfer intérieur vécu par un pasteur fou de désir pour l'une de ses jeunes catéchumènes – tout à fait –, pour cette catéchumène accorte ô combien qui justement l'accompagnait dans cette forêt dont la blancheur virginale était là pour souligner, il s'agissait d'une antithèse, la noirceur – impossible à confesser en terres protestantes ! – des pensées puissamment charnelles qui torturaient le pitoyable homme d'Eglise.

Qui dit mieux ?

Le franc succès rencontré par Walter Bergstamm grâce à son intervention mémorable, ces minutes entières de ce puissant regard bleu, pour lui, exclusivement, ces paroles douces

et chaudes écloses dans l'écrin d'un véritable sourire, pour lui, exclusivement, l'avaient poussé à se jeter corps et âme dans l'oeuvre du Maître. Il y avait découvert un univers volcanique où la foi sourdait de sexes aux odeurs métaphysiques, où les élans mystiques se mêlaient aux excréments dans un conglomérat inextricable, où l'amour allait main dans la main avec la mort : même la chair la plus somptueuse était impuissante à faire oublier les os qu'elle déguisait avec peine, à faire oublier les crânes voués à l'absence de poids dernière, à la poussière.

Ses lectures voraces avaient enfin apporté au jeune homme la confirmation de ce qu'il pressentait depuis toujours : jusqu'aux campagnes vaudoises, oui, jusqu'à leurs champs, leurs haies, leurs lisières pouvaient palpiter d'un désir insatiable, jusqu'à ces horizons qui étaient aussi les siens, jusqu'à ce lac, jusqu'à ces montagnes chargées d'une énergie resplendissante et noire pouvaient condenser soudain, le temps d'une rencontre imprévue, leurs immensités dans le regard d'une femme capable de faire tressaillir l'ensemble des certitudes et de métamorphoser à jamais le cours d'une existence.

De l'oeuvre couronnée par le Goncourt, point culminant de son apprentissage, Walter avait en particulier retenu les petits mouchoirs roulés en boule, ces mouchoirs cassants de sperme qui l'avaient fait se sentir moins seul quand il se masturbait, le soir, en imaginant les seins de l'une ou l'autre de ses camarades, de sa prof de géographie. Walter Bergstamm avait admiré le courage de parler de ces mouchoirs-là, le courage de les faire entrer dans la littérature, ce courage si rare qui rapprochait dans un même élan la littérature de la vie, de sa vie à lui en tout cas : difficile en effet de savoir exactement qui étaient les autres collectionneurs de petits mouchoirs secs ■

Extraits de *En lisière, bestiaire* \_manuscrit finaliste

# Edouard Choffat

## L'escargot

En bordure des routes, par temps de pluie, il n'est pas rare de croiser le chemin d'un mollusque, qui, comme pour un retour sur soi-même, pour indiquer qu'il vaut mieux réfléchir à deux fois avant de s'élancer dans une direction trop arrêtée, tire sa coquille de forme hélicoïdale. L'escargot arbore deux paires de fines tentacules rétractiles sur le devant d'un corps visqueux dépourvu de squelette. La paire supérieure porte, à son extrémité, des yeux dont l'animal ne fait qu'un usage modeste. Il les utilise davantage pour tâter les embûches que pour l'observation proprement dite de son environnement. Ses cornes inférieures constituent l'organe olfactif qui lui permet d'apprécier le monde, de l'aborder sensiblement. Il laisse derrière lui une traînée chatoyante qui prouve son passage. Ainsi qu'un souvenir douloureux, ce mucus – cette bave – lui permet de glisser plus aisément sur le sol et d'avancer à un rythme sûr et précis. A son rythme. Sa vitesse de déplacement ne dépasse pas six centimètres par minute. Vivre prend du temps. Ce temps essentiel à la réalisation des nombreuses activités qui incombent à l'animal. Phytophage, il s'arrête volontiers au frôlement d'une alléchante laitue ; hermaphrodite, la cour qu'il mène pour charmer son conjoint prend une dizaine d'heures. Les mélanges de cellules dont il se porte garant sont nécessaires au brassage génétique et à la perpétuation de l'espèce.

S'il est la cible de bon nombre de prédateurs, aucune peur démesurée d'être mâché comme un chewing-gum. Au moindre contact d'un corps étranger, il se rétracte et se réfugie au plus profond de sa coquille qui sera brisée sans peine. Le plus souvent, c'est la roue d'une voiture surgissant à toute

allure qui lui ôte la vie. Sans réflexes adaptés, il n'a pas les armes pour mener le combat de l'existence. Partout démuné, le grand perdant de la sélection naturelle.

La mort fait partie de ses moindres mouvements. Plus lente est l'avancée, plus facile est la proie. Autant s'en accommoder et ne pas en faire toute une laitue, ou toute une dent de lion. Contre toute attente, l'environnement extérieur ne le terrorise pas et le mollusque chemine de confiance sur les sentiers, en connivence avec le monde.

D'aucuns martèlent que le gastéropode se distingue par sa lenteur, son manque de vivacité et sa nonchalance. Qu'il n'a pas sa place dans la société, que son utilité est discutable. Ses actions, jugées contre-productives bien qu'il porte les fardeaux dont personne ne veut, manquent de rationalité. Son corps – flasque et dégoûtant – ne rencontre qu'aversion et mépris.

Dans un monde où la croissance et la vitesse s'érigent comme symboles d'audace, de courage et de labeur, le mollusque nous fait les cornes et tire sa langue râpeuse en guise de contestation. Il porte en lui – sur lui – une fondamentale remise en question. Sa mollesse taille dans la masse rigide de nos certitudes. Bien que sans squelette, il a l'ossature de l'espoir. Sans dispositif de défense, il incarne la paix, la grandeur et le respect. En croiser un retient notre élan. L'observer nous inspire. L'écraser nous condamne.

## Le moustique

Insecte piqueur-suceur, le moustique (*Culicidae*) s'est vu affublé d'une longue trompe destinée à pomper le sang des victimes duquel il se nourrit. Vecteur de maladies – notamment de plusieurs fièvres, le paludisme et la dengue – il a conquis l'entier du globe. De taille insignifiante, il présente un risque biologique majeur par les agents pathogènes dont il soutient la transmission. Si le danger réel que sa présence sous-tend est souvent minimisé, le moustique est à juste titre considéré comme néfaste et malfaisant.

Pour sûr, le comportement du moustique n'est pas empreint d'honnêteté et de vertu. Ses activités ne rencontrent de l'intérêt que lorsqu'elles s'achèvent entre deux paumes, dans un claquement violent, précis et radical. L'insecte oeuvre de nuit tel un bandit, attaque lâchement ses proies durant leur sommeil, au moment où elles sont le plus vulnérables. Quoique discret – son corps est mince, presque invisible et ses mouvements sont silencieux, presque inaudibles – le moustique est manipulateur et fourbe. Il est capable de se rendre invisible et calcule les risques encourus avec diligence, sait se dérober et éviter les coups fatals. Ses piqûres sont désagréables, déstabilisantes, perturbantes. Elles induisent une insupportable démangeaison, un infernal picotement qui aboutit sur un grattement obsessionnel et une irritation de la peau, sans parler des innombrables avanies, dont est recouvert l'ensemble de l'embranchement des insectes, proférées par la victime dans pareils cas.

La nécessité d'un tel animal dans l'écosystème est remise en cause et d'aucuns n'hésitent pas à la révoquer radicalement. De nombreuses mesures sont aujourd'hui prises pour lutter contre ses méfaits : spray anti-moustique, bande adhésive empoisonnée, moustiquaire, prophylaxie. Mais l'animal, par de fabuleuses pirouettes même dans le noir le plus épais et un impressionnant instinct de survie, a toujours su esquiver les pièges les plus ingénieux tendus à son encontre et détourner les insecticides les plus puissants. Si bien que l'estocade n'a jamais pu être portée et que l'espèce subsiste voire prospère dans certaines régions du globe.

Bien qu'inutile et agaçant, le moustique présente un esprit frondeur et rebelle, ainsi qu'un inimitable sens de la provocation. Son existence n'a aucunement besoin d'être utile car elle se suffit à elle-même. Les démangeaisons dont il est responsable exaspèrent autant qu'une vérité déplaisante, sa présence dérange le calme des chaumières, en réduit la douceur et en trouble les rêves. Le moustique blesse, offense, fâche, scandalise, blasphème et choque les consciences entérinées dans les certitudes rassurantes d'une paire de chaussons feutrés. Il vit hors des conventions sociales préétablies et s'oppose de manière virulente au croupissement des eaux qui dorment, à l'inertie ambiante, au chauvinisme irréfutable.

Le moustique incite à la réflexion, interroge les comportements quotidiens, pousse à la vigilance et brave la bêtise qui menace sur le perron.

## La mésange bleue

La mésange bleue (*Cyanistes caeruleus*) est un petit volatile d'environ dix grammes, passant l'essentiel de sa vie à proximité des bois, des haies, des jardins et des vergers. Malin, rusé et batailleur, ce passereau sait se montrer agressif et chasser les intrus de son territoire. Moins par force que par ruse, il défend bec et ongles la mangeoire mise à sa disposition. D'un entêtement sans borne, l'oiseau provoque l'adversaire, même plus corpulent que lui, l'importune, le pince jusqu'à le fatiguer et le faire fuir. Très habile dans les airs, il fait montre d'une légèreté vaporeuse et d'une précision surprenante dans chacun de ses mouvements. Voletant dans les branches ou sautillant à terre, partout il est à son aise.

La mésange affiche surtout un attrait marqué pour l'autre sexe et la chose amoureuse. Elle semble comprendre que la

réalisation de soi passe d'abord par le couple et pressent, dans ce dernier, l'équilibre nécessaire à son accomplissement personnel, à la réalisation de ses désirs et à une vie quelque peu meilleure. La présence du conjoint agit comme un miroir, comble les manques et limite les frustrations quotidiennes. Il émane donc de la mésange quelque chose de tout à fait romantique et poétique. Quelque chose de véritablement beau.

Délicat et raffiné, le mâle use de tous ses charmes devant la femelle et affiche ses intentions avec ostentation. En lui donnant la becquée, il lui manifeste son attention et prouve son dévouement à la chérir, à la combler pour le meilleur et pour le pire. Durant cette parade nuptiale, le mâle renverse le monde pour attirer sa dulcinée dans son nid. Il ne la contraint pas, il la subjugué. Il use d'artifices et d'astuces, envoûte par son chant,

par sa danse. Le rapport de force n'est pas physique – du moins pas au début – tout se passe dans les gestes et les regards, c'est-à-dire dans la séduction et l'émotion qu'ils s'échangent l'un l'autre. La relation est égalitaire, respectueuse, bien que, au final, sexuelle.

Selon la mésange, la relation amoureuse n'a rien de vulgaire. L'arrogance et la violence n'ont pas leur place dans ses pratiques. Le comportement de l'oiseau n'est que tendresse, admiration, partage. Par ses couleurs – notamment le bleu du sommet de sa tête – la mésange évoque pudeur et fraîcheur, naïveté et douceur. Elle s'oppose en cela à la dureté d'une gifle, à la blessure d'une insulte, à la rudesse d'un support pornographique et au service dégradant d'une fille de joie.

Pourtant, la pérennité de ce noble sentiment est fragile, précaire. Le volatile supporte peu l'immobilité, l'indolence et l'ennui, et se lasse vite d'une relation de trop faible intensité. Il n'est pas d'une irréprochable fidélité. Sans voler dans tous les plumages, il montre un caractère clairement concupiscent.

Il aime le beau sexe, se liquéfie devant un sourire charmeur, s'excite devant un corps inconnu avec lequel il se plaît à rêver de gestes défendus.

La mésange sait que son bonheur ne tient qu'à un fil, que la solitude, l'absence et la mort rendent des comptes et veillent au grain. La rupture n'est jamais loin. Pour supporter cette affligeante destinée, elle n'a pas d'autre alternative que de consentir à l'ennui. Tronquant ses attentes, abaissant ses rêves, elle tâche de garder une certaine joie tout en endurant sa condition. Ravalant ses ambitions et élevant sa modestie, elle cherche à accroître la dignité de ses actes, le respect à l'égard de son entourage, la durabilité de ses amours.

Romantique sans être niaise, attentionnée sans devenir envahissante, la mésange oeuvre pour l'équilibre d'un amour sincère et authentique qui se concrétise dans le dépouillement du superflu, afin de se plaire à s'ennuyer avec un partenaire librement choisi.

## Le chat

Malgré une morphologie relativement proche, le chat (*felis silvestris catus*) s'oppose en tout au chien. Malicieux, rusé, il a aussi quelque chose du renard. Gentil et bienveillant en apparence, le chat est infidèle, hypocrite et manipulateur en profondeur. Proche de l'homme, il sait le soudoyer, le duper et détourne adroitement la confiance qu'on lui témoigne trop naïvement. Il ne s'incline pas devant l'homme, sans toutefois se risquer à le défier. Il est conscient qu'il aurait tout à y perdre et se montre suffisamment tolérant pour tirer le plein profit de ses accointances bien établies. Selon Buffon, le félin ne serait qu'à demi domestiqué, tant il a su rester sauvage, indépendant et solitaire en dépit de son apprivoisement séculaire et la houlette récurrente de l'homme.

Le chat craint l'eau, le froid et les mauvaises odeurs. Il apprécie le confort et le luxe d'un salon, la nourriture raffinée. Sur le canapé, il aime à prendre ses aises, à s'étendre de tout son long sur le plus moelleux des coussins. Il savoure ses petites habitudes et agit avec ordre, avec maîtrise. Il préserve son cadre de vie et oeuvre à conserver ses prérogatives. L'arrivée d'un concurrent le met hors de lui. Il n'y voit qu'un vulgaire pique-assiette, un indésirable et un nuisible. Au sommet de la hiérarchie, il a peur du changement qui ne peut que lui être défavorable, fait montre de jalousie et de cupidité, et cherche à étouffer ses détracteurs dans l'oeuf. Il les feulera de manière agressive pour les déstabiliser, les faire douter et leur suggérer

leur infériorité. A sa démarche gracieuse et altière, on devine dans le chat un esprit fier, égoïste et conscient de sa valeur. Il montre très peu de gratitude envers sa main nourricière.

Le chat, très grand dormeur, sommeille environ quinze à dix-huit heures par jour. Ses rêves présentent un grand nombre de phases de sommeil paradoxal, les phases durant lesquelles le cerveau est actif. Cela suppose une activité psychique intense et dénote une sensibilité toute particulière à son environnement. Lorsqu'il rêve, le chat manipule le contenu sentimental et intellectuel amassé durant le jour. Par-là, il met en scène ses déceptions, ses peurs et ses angoisses et réalise ses désirs insatisfaits, inavoués même. Le chat a quelque part accès à l'inconscient, à la face cachée de sa personnalité, à l'autre côté du miroir.

Si le chat montre aussi peu d'égards pour les autres et, a priori, un caractère hypocrite, infidèle, égoïste, voire fainéant, cela s'explique par sa lourde activité onirique. L'énergie que demande la mise en mémoire des phases de sommeil l'épuise. Il peine à distinguer les frontières entre le rêve et la réalité, confond ses désirs avec ses peurs, ses bienfaiteurs avec ses malfaiteurs. Sa perception du monde se dégrade, son esprit se replie sur lui-même, ses angoisses s'amplifient : il ne sait plus ce qui est vrai, ce qui est réel.

En maints aspects, le chat exprime ainsi tous les symptômes comportementaux de la schizophrénie ■

# R e p è r e s \_ b i o g r a p h i q u e s

## L e s \_ f i n a l i s t e s

>>> **Claudine Gaetzi** est née en 1964. Elle a travaillé comme peintre de décors de théâtre, a publié deux livres illustrés (à la Joie de Lire) et quelques nouvelles (dans la revue *Archipel* ainsi que dans le recueil collectif *Plumes bigarrées* paru chez Bernard Campiche en 2009). Elle termine actuellement un Master en lettres à l'Université de Lausanne.

>>> **Hasna Elayli** genevoise d'adoption, est née en Afrique du Nord en 1973. Elle est diplômée en ethnologie et en finances. Son enfance et son parcours professionnel l'ont conduite à vivre et travailler dans de nombreux pays, dont le Liban, la Jordanie, le Mali, la Bulgarie et les Emirats Arabes Unis. Elle a mené des projets dans le domaine de l'édition, du cinéma, de la musique mais aussi de la gestion d'entreprise. Elle écrit d'aussi loin qu'elle se souvienne et a déjà participé au Prix Atelier Studer/Ganz en 2009.

>>> **Carole Dyonise Donnet-Monay** est née en 1969 en Valais (Troistorrents). Elle est mariée et mère de deux filles. Après une maturité obtenue au Collège de Saint-Maurice, elle a poursuivi des études de lettres à Lausanne, complétées d'une formation journalistique à l'Université de Neuchâtel. Depuis 1994, date d'obtention de sa Licence, elle enseigne le français au secondaire. Elle partage son temps entre son travail, sa famille, le sport, la lecture et l'écriture.

>>> **Marie-José Imsand** est née à Lausanne en 1962. Elle est peintre et graveur diplômée de l'Université d'art plastique de Montréal. Elle travaille depuis 1999 dans les ateliers de la Fondation du Levant comme MSP (maître socioprofessionnel). Elle est entrée à la Société suisse des auteurs en 2006 à la suite du livre d'interviews réalisées avec son père, *Confidences*. Le texte a été mis en scène en 2009 à Lausanne. En 2012, elle a lancé les éditions Si. Son travail a fait l'objet de plusieurs expositions depuis 1986. Elle expose actuellement à la Galerie de l'Univers, à Lausanne (26 avril-26 mai 2013).

>>> **Pierre Fankhauser** a passé six ans à Buenos Aires à écrire et à traduire des romans. De retour en Suisse, il est maintenant responsable de la communication pour Le livre sur les quais, salon des auteurs de Morges. Il est l'auteur du blog « Peu importe où » ([www.peuimporteou.blogspot.com](http://www.peuimporteou.blogspot.com)). *Sirius*, son premier roman, est sur le point d'être publié chez Giuseppe Merrone Editeur – BSN Press.

>>> **Edouard Choffat** a grandi dans le Jura et vit actuellement à Porrentruy. Après des études à Lausanne et à Kyoto, il a obtenu un Master en études urbaines et a accompli son service civil à Madagascar. Travaillant au Service de l'aménagement du territoire du Canton du Jura depuis 2010, il est lauréat, avec cinq autres jeunes auteurs romands, du Prix Atelier Studer/Ganz 2011.

## L a \_ l a u r é a t e

**Silvia Härrri** est née en 1975 à Genève, où elle enseigne l'italien et l'histoire de l'art au collège. Elle se consacre depuis toujours à l'écriture poétique et a obtenu le prix des écrivains genevois 2012 avec le recueil *Mention « fragile »* (à paraître chez Samizdat à l'automne 2013). Son premier ouvrage en prose, *Loin de soi*, vient d'être récompensé, parmi près de soixante manuscrits inédits, par le prix Georges-Nicole 2013. Il paraît chez Bernard Campiche.

[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

# Silvia Härrri

Lauréate du prix Georges-Nicole 2013

## La femme du plombier

Texte inédit pour *le persil*

Au début, quelques mots prononcés dans le couloir de la clinique. Au début, cela seulement, une bribe de conversation happée par ses oreilles à l'ouïe trop fine. La femme du plombier, elle a eu ça et elle y est restée. C'est ce qu'a dit la voix qui passait à ce moment-là devant sa porte restée entrouverte. La femme du plombier, elle a eu ça et elle y est restée. Elle souhaiterait ne l'avoir jamais entendue. Parce que certains mots ne restent que des mots ; d'autres, en revanche, cachent des jardins, d'autres encore des gouffres. Elle ne veut pas tomber dans celui-là.

Aussitôt après, le médecin décide de lui attribuer une nouvelle chambre qu'elle ne partagera plus avec la jeune mère russe. Elle veut bien en changer, s'il l'ordonne. Repos absolu Madame, il vous faut du calme. Votre tension est trop haute. Il faut vous ménager. Il faut vous reposer et cesser de vous agiter. Alors elle acquiesce et se laisse emmener.

Tout plutôt que la chambre froide, pense-t-elle en secret.

Dans sa nouvelle chambre, il y a un masque à oxygène accroché derrière les tréteaux du lit, qui peut-être n'a pas servi à ranimer la femme du plombier. Les murs sont verdâtres, le néon livide ; la fenêtre s'embue d'un silence douteux. Au dehors, la pluie se transforme doucement en flocons, dans le vent de novembre un arbre tortille ses feuilles jaunies contre la fenêtre. Elle se demande si elles seront encore là demain.

Elle regarde la neige depuis sa couche, elle a toujours aimé cela, suivre des yeux la trajectoire des flocons, tenter de deviner s'ils tomberont sur un trottoir, un banc ou l'herbe dégarnie du parc. Elle regarde aussi son enfant, qui n'a même pas cinq jours. Il dort dans le berceau métallique monté sur des roulettes, un bonnet sur la tête, les joues roses, son petit corps flotte dans les plis d'une barboteuse quatre fois plus grande que lui. Elle se demande si elle sera encore là demain, s'efforce d'oublier les mots qui ont résonné trop fort dans le couloir et lui vrillent maintenant la moelle sans lui laisser de répit.

Son esprit s'embrume, ses membres sont en coton, ils tremblent comme un papier de soie sur le point de se déchirer. Se lever, non, même pour gagner la salle de bain ou boire un verre d'eau, non impossible, non, les jambes se dérober, elles tressaillent, son corps ne suit plus.

Une perfusion s'amène avec sa sale gueule métallique et sa pochette plastifiée remplie d'un liquide gluant. Derrière elle, deux infirmières. Elles ne trouvent pas la veine où piquer. Vous avez les veines si fines, Madame, elles sont presque invisibles. Elles s'en vont chercher une autre collègue qui n'y parvient pas davantage. Elles ne trouvent toujours pas, alors elles piquent au hasard. Un trou pour rien, puis un deuxième. A la fin, l'anesthésiste viendra terminer la. C'est pour faire baisser votre tension,

Madame. Vous allez sentir de la chaleur dans tout le corps, c'est normal, ce sont les premiers effets. Voilà. C'est fait.

Désormais elle est armée jusqu'aux dents avec ce goutte-à-goutte qui l'escorte partout et ce tensiomètre vissé au bras gauche qui s'actionne tous les quarts d'heure. En cage, dans une armure qui ne la protège de rien, bardée de fer, d'aiguilles et de bruits. Ça se crispe à l'encoignure du coude, ça serre, de plus en plus fort, ça se détend, des voyants clignent, des sonneries s'enclenchent, fluorescentes, maquillent la nuit d'effroi. Elle a chaud elle a froid elle grelotte tellement qu'elle ne peut même plus bouger.

Elle tourne la tête vers le berceau où l'enfant clôt les paupières. Son souffle est paisible, ses cils ressemblent à de la soie qui ne demande qu'à être caressée. Elle voudrait tant le bercer, s'imprégner de sa chaleur, elle voudrait envoyer valser la perfusion et le tensiomètre qui se mettent en travers de leur route, libérer ses bras, quitter la chambre en douce et le ramener à la maison, loin du silence blanc, des relents de désinfectant, des médicaments, du masque à oxygène, loin de la femme du plombier qui a eu ça et qui y est restée. Ne peut que murmurer aux flocons que mourir là, maintenant, tout de suite, non, ce n'est vraiment pas possible, mourir, pas possible du tout, non, pas possible, le laisser tout seul, entre les mains des flocons ■

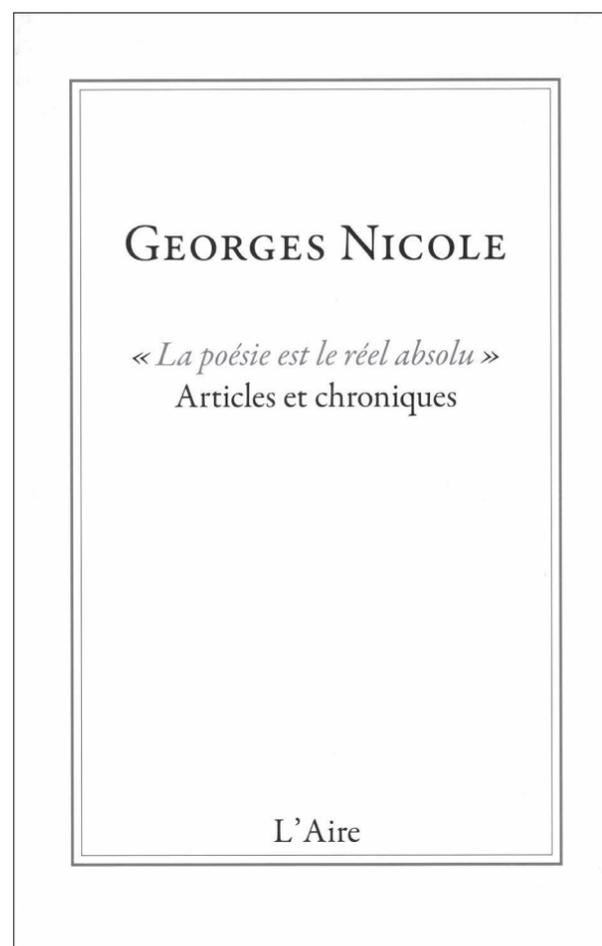
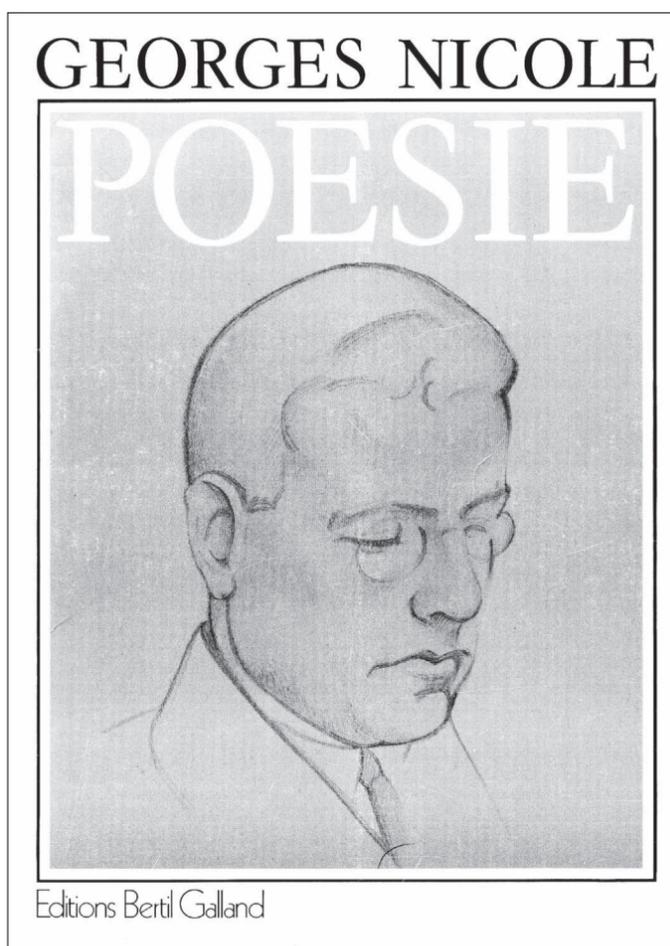
le persil journal le persil



# G e o r g e s N i c o l e

*Poésie*, avant-propos d'Yves Velan, Lausanne, Carrérouge, 1961 (rééd. Vevey, Bertil Galland, 1974).

«*La Poésie est le réel absolu*», textes choisis, annotés et présentés par Daniel Maggetti, Vevey, L'Aire, 2009.



## ***Le persil journal, numéro 64, avril 2013***

Réalisation : Louis-Philippe Ruffy

Avec le concours de l'Association des Amis du journal *le persil* et de l'Association du prix Georges-Nicole

Les deux dessins de Maga sont tirés du recueil *Lignes* paru aux éditions Christofis Yannopoulos, 2013

([christofis-yannopoulos.blogspot.com](http://christofis-yannopoulos.blogspot.com))

Les auteurs gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal *le persil*

Marius Daniel Popescu

Avenue de Floréal 16

1008 Prilly, Suisse

Tél : +41 21 626 1879

Email : [mdpecrivain@yahoo.fr](mailto:mdpecrivain@yahoo.fr)

Abonnement, 12 numéros: CHF 55.-

Compte postal : 17-661787-4

Association des Amis du journal *le persil*

Président : Daniel Rothenbühler

Vice-président : Louis-Philippe Ruffy

Secrétaire : Daniel Vuataz

Resp. sponsors : Béatrice Lovis

Caissier : Daniel Kamponis

Email : [lepersil@hotmail.com](mailto:lepersil@hotmail.com)

Compte postal : 17-743406-0

Ce numéro simple a été publié avec l'aide

de **PRO HELVETIA fondation suisse pour la culture**, du **CANTON DE VAUD**,

de **LA LOTERIE ROMANDE**, du **POUR-CENT CULTUREL MIGROS**

de **SANDOZ – FONDATION DE FAMILLE** et de la **FONDATION JAN MICHALSKI**

Imprimé en Roumanie par S. C. Tipotex S. A. **Tirage : 1000 exemplaires**